



Quarte realme

GILBERT LAPORTE

Gilbert Laporte

Quarte realme

Chroniques de Rocquecourt

© Gilbert Laporte, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5361-7

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

— Boutefeu ! ordonna la sergente d'armes d'un des trébuchets qui faisaient face aux murailles de la cité royale de Neustrie.

L'embrasement fut instantané.

Suivi d'un choc.

Sourd.

Bois contre bois.

La sphère enflammée fila dans le ciel bleu immaculé, telle une insolente voulant défier le soleil. Elle était accompagnée d'une longue traîne sinueuse de fumée noire malodorante, âcre et poisseuse, d'où s'échappaient de multiples flammèches crépitantes.

Prestement !

Dans la cité assiégée, le jeune Pierrick s'encouragea en traversant précipitamment la cour basse du château royal encombrée par le charroi et les tentes des nobles gens venus chercher asile et protection. Le page se faufila tant bien que mal entre les obstacles et finit par débouler sur le pont-levis où ses pas résonnèrent lugubrement au-dessus des douves.

L'objet incandescent poursuivit son ascension jusqu'au moment où il arriva à la verticale des remparts. Il sembla alors ralentir, comme s'il hésitait sur la direction à prendre.

Au même moment, Pierrick s'engageait dans la Grand-rue bordée de majestueux bâtiments en pierre de taille et hérissés de prétentieuses tourelles qui appartenaient, pour la plupart, aux grands officiers du royaume.

Le tonneau en feu entama sa descente infernale.

Vitement !

Le page maintenait avec sa main droite son chapeau en feutre vermeil piqué d'une plume d'oie blanche. Il portait la livrée azur de la glorieuse maison royale

de Neustrie. Sur sa cape ondoyant derrière lui figurait une tête dorée de lion rugissant. Ce redoutable animal de légende était l'emblème de Sa Majesté Guilhem le Bon, reconnu par son peuple pour sa générosité et sa compassion.

L'objet incendiaire lancé par le puissant trébuchet acheva sa course en crevant la toiture en ardoises d'un des habitats de la cité de Rocquecourt-en-Viel. Le tonneau empli d'étoupe, de poix et de goudron de pin provoqua une flambée qui se répandit immédiatement dans l'immeuble.

Plus vite !

Pierrick s'efforçait d'accélérer ses enjambées. Il veillait à progresser sur le haut du pavement, non par peur de crotter ses coûteuses bottines en daim, mais afin d'éviter de glisser et de chuter malencontreusement dans le ruisselet fangeux qui stagnait en son centre.

Sa mission était impérieuse et il ne pouvait se permettre de perdre le moindre instant. Le roi devait être averti au plus tôt de la funeste nouvelle.

Quelle malaventure !

Le souffle rauque, Pierrick s'apprêta à traverser la place du Beffroi. Le vaste espace, encadré par des immeubles à colombages, était dominé par un majestueux beffroi en massives pierres de taille. Le jeune homme stoppa net sa course à la vue de l'effarant spectacle qui s'offrait à ses yeux dans ce lieu habituellement réservé aux fêtes et aux cérémonies officielles. Une femme aux vêtements en feu s'était jetée en hurlant par une fenêtre du deuxième étage de sa maison et elle se brisa les jambes en atteignant brutalement le sol en terre battue. Un bourgeois, qui passait par là, se précipita pour recouvrir son corps avec son manteau afin d'étouffer au plus tôt les flammes.

Ensuite, ce fut l'enfer.

Malepeste !

Un véritable brasier géant.

L'apocalypse.

Des dizaines de récipients incendiaires frappèrent les toits de chaume et d'ardoise de la vieille ville en répandant flambées et mort. L'ennemi prouvait ainsi qu'il ne cherchait pas la seule victoire. Non. Il appelait également de ses

vœux la destruction totale du royaume de Neustrie.

Pierrick était pétrifié par tant de violence. Il resta un instant à contempler le désastre autour de lui tout en essayant de reprendre son souffle. Puis, se souvenant de l'urgence de sa mission, il se ressaisit et se précipita dans la rue des Tissandiers.

Dans les devantures et sur les étals d'échoppes de cette voie se côtoyaient d'habitude draps de laine, futaines, tissus en chanvre ou en lin, mais aussi de riches velours, satins soyeux, taffetas ou mousselines. Toutes ces étoffes aux multiples couleurs chatoyantes et motifs délicats issus des plus grands tisserands du royaume y étaient vendues à la taille. Mais la rue habituellement bruyante et fort encombrée était actuellement totalement désertée. Les volets étaient fermés et seules les enseignes pendues à des chaînes au-dessus des commerces témoignaient de l'activité du lieu. Tous les bourgeois et boutiquiers avaient été appelés à la défense des remparts. Femmes, enfants et vieillards s'étaient, quant à eux, réfugiés, dans les caves des habitations.

Le page traversa la place du marché où un chien famélique et galeux furetait à la recherche d'hypothétiques aliments abandonnés sous la grande halle bâtie en solide bois de chêne. Pierrick piqua sur sa gauche pour descendre avec prudence la bien nommée rue Pentue qui plongeait hardiment vers la Porte du Dragon. Il franchit celle-ci et s'engagea en direction de l'est, vers la ville neuve où avait lieu l'attaque principale de la cité. L'ennemi avait malheureusement déjà conquis la partie fors le bourg et montait désormais à l'assaut des remparts où le roi avait massé ses meilleures troupes.

Au fur et à mesure que le page s'approchait des sombres murailles construites en roche volcanique, les rues offraient un spectacle de plus en plus désolant de maisons brûlées, façades éventrées et toitures effondrées par l'artillerie de jet de l'ost d'Occitanie qui assiégeait la cité royale de Neustrie depuis maintenant plusieurs jours.

Le jeune homme se faufila au milieu des gravats et parvint au pied des remparts où régnait une vive animation. Au-dessus de lui, chaque créneau était défendu par des sergents, ainsi que par des archers et des arbalétriers, qui tiraient leurs traits sur commandement de chevaliers. Des bourgeois ramassaient les pierres dans les ruines, sous les instructions des miliciens du guet, pour aller les précipiter ensuite sur les assaillants au travers des mâchicoulis. Pendant ce

temps, des valets dépouillaient systématiquement les cadavres — amis ou ennemis — de leurs cottes de mailles, bassinets ou heaumes, écus et armes. Ils arrachaient également les flèches et carreaux encore utilisables pour ranger le tout en tas, à disposition des défenseurs. Puis, ils rejetaient les corps à l'extérieur pour gêner la progression des attaquants qui grimpaient sur les fortifications à l'aide d'échelles et de cordes munies de crochets.

Pierrick ramassa un bouclier abandonné pour se protéger et s'interrogea pendant quelques secondes sur la direction à choisir.

À dextre ? À senestre ?

Après avoir tourné sa tête de chaque côté, il décida de prendre sur sa droite. À raison. Une dizaine de mètres plus loin, il identifia la bannière royale au milieu d'un groupe de combattants aux armures étincelantes. Un escalier en pierre menait au sommet du rempart. Il l'emprunta après avoir laissé passer deux solides laboureurs qui portaient un sergent gravement blessé pour le mettre à l'abri. Arrivé en haut des grandes marches, il posa son chapeau sur la tête, mais un souffle de vent marin aux fortes odeurs de varech le lui déroba.

Fichtre !

Il ne se retourna même pas pour le récupérer. Il n'en avait pas le temps. Le prévôt qui l'envoyait informer le roi ne le réprimanderait sans doute pas pour avoir perdu son couvre-chef. C'était la guerre. La plus totale, assurément. Alors, qu'importe une coiffure, seul comptait réellement le message qu'il apportait à son souverain. Pierrick baissa la tête pour éviter les nombreux traits qui sifflaient au-dessus des créneaux et merlons. Il était terrifié. Le chemin de ronde et le parapet étaient souillés de flaques et d'éclaboussures sanglantes. Il se fraya tant bien que mal un passage au milieu des défenseurs et, au bout de quelques pas, il aperçut Guilhem le Bon. Il avait le torse protégé par un haubert et un plastron recouverts par un surcot bleu à ses armes. Mais le roi était surtout identifiable à son casque à nasal surmonté d'une couronne dorée.

Un garde qui reconnut la livrée du page le laissa approcher du souverain.

— Majesté ! Votre Majesté ! héla Pierrick d'une voix essoufflée, avant de mettre un genou à terre. J'ai... un message à... à vous faire parvenir prestement, mon roi.

Guilhem le regarda à peine, tant il était préoccupé par les regroupements de

l'ost d'Occitanie. Une nouvelle vague d'assaut des Occitans se préparait à l'est alors que la précédente ne s'était pas encore achevée. Des centaines d'hommes-esclaves et de bœufs tiraient des tours roulantes en bois vers les murs de la cité qu'elles dominaient de leur hauteur.

Le roi ôta son casque pour s'éponger le front du revers de la main. Sa barbe habituellement taillée court avait poussé. Les fins traits de son visage au teint mat étaient creusés. Les longs cheveux noirs tombant sur ses épaules étaient sales et trempés de sueur. Le regard bleu de Guilhem le Bon, de coutume si charmeur, paraissait désormais bien terne. Le souverain n'avait pas dormi de la nuit. Les attaques nocturnes de la reine-sorceresse ne lui accordaient aucun répit. Qui aurait pu sommeiller d'ailleurs ? De lourds boulets de pierre frappaient sans cesse les murailles et les habitants devaient se relayer à tout moment pour tenter d'éteindre les incendies qui ravageaient les maisons.

— Votre Majesté !

— Laisse-moi, le page, ordonna-t-il avec lassitude. Tu vois bien que j'ai fort à faire céans.

— Majesté, de grâce, oyez ma supplique !

— Baste ! Il suffit, ne m'importune point plus avant ! s'agaça subitement le souverain.

Il remit son casque sur la tête et héla le banneret qui se trouvait à proximité de lui.

— Messire Thibaut ! Prenez des gens d'armes et des archers pour renforcer la partie au levant du rempart sans quoi nous serons, et tôt, débordés.

— Mais, mon roi, nous n'avons plus de piétaille en réserve ! se désola le chevalier.

— Peu me chaut ! hurla Guilhem. Fais sonner le rappel de la milice et tout homme en état de lutter. Nous devons tenir ce lieu, ou nous serons assurément vaincus !

— Bien, Votre Majesté, il en sera fait selon votre volonté, s'inclina le banneret qui ne cachait pas sa surprise de voir son maître s'emporter, alors que tout son entourage vantait généralement sa quiétude et sa sagesse.

— Majesté, prêtez-moi oreille, par miséricorde ! réclama Pierrick au souverain qui lui tournait désormais le dos.

— Tu es encore céans, toi ? s'étonna Guilhem. Pourquoi ne prends-tu point une épée pour nous aider ? Ne serais-tu qu'un vil couard ?

Alors qu'il réprimandait vertement son serviteur, le roi se retrouva face à sa cité de Rocquecourt et ce qu'il vit le stupéfia.

Diantre, tout est ruiné !

Guilhem avait été jusqu'ici trop absorbé par la bataille et les mouvements de l'ennemi pour avoir conscience de l'enfer qui se déroulait derrière lui. Des fumées montaient de toutes parts. La moitié des habitats étaient en ruine ou en cendres. Sa riche ville agonisait. À n'en pas douter, elle serait bientôt totalement réduite à néant.

La fin était proche.

Inévitable.

L'ost royal de Neustrie ne pourrait manifestement pas résister longtemps à un adversaire maintes fois supérieur en nombre et doté d'implacables machines de guerre.

— Votre Majesté, votre dame est au plus mal ! lâcha Pierrick pour sortir son maître de sa torpeur.

— Quoi ? Que dis-tu, misérable ?

— Son Altesse Éléonore se meurt !

Le roi se figea. Il était là question de la femme dont il était éperdument amoureux.

— Quoi ? Quel est l'incapable qui a failli ? J'avais exigé qu'elle reste en un lieu sauf et sous bonne protection ! s'emporta-t-il.

— Il en a été fait ainsi, Majesté. Je puis vous le garantir, mais votre dame a souhaité que ceux qui étaient navrés soient menés dans la haute cour pour qu'on leur porte cure et c'est en se rendant sur cette place qu'elle a été contrite par de lourdes pierres qui ont chu du haut du donjon.

Soigner les blessés. Guilhem reconnut là toute la miséricorde dont son épouse faisait constamment preuve.

— Est-ce fatal ? questionna-t-il avec la gorge nouée. Risque-t-elle de trépasser ?

— Votre Majesté, votre reine est dans le plus pénible mal-être, se lamenta le page.

Guilhem blêmit.

— N'a-t-elle plus ses esprits ?

— La reine se pâme de douleur et se languit de vous. C'est pour ces funestes causes que le prévôt m'a ordonné de vous quérir, mais le temps presse, mon roi.

— Soit... Soit...

Guilhem se sentit désespéré. La femme qu'il chérissait le plus au monde risquait de mourir avant qu'il ne la revoie. Le connétable Conrad qui se tenait à ses côtés et avait entendu la conversation intervint :

— Vous pouvez vous rendre auprès de dame Éléonore, Votre Majesté, proposa-t-il. Je me charge de trouver le duc Roger de Maison-Rouge pour commander en votre absence.

— Oui-da, agissez prestement. Annoncez également au duc que sa fille est navrée, mais qu'il guette mon retour pour se rendre à son chevet.

— Il en sera ainsi fait, Majesté. Vous pouvez compter sur moi, dit-il avant de s'effacer.

— Où est-elle, désormais ? demanda Guilhem à son page.

— En sa chambre, mon roi.

Le roi héla alors son écuyer.

— Geoffroy, mon destrier !

L'écuyer royal détacha le cheval qu'il avait mis à l'abri sous un auvent et l'amena au pied du rempart. Guilhem dévala les marches et sauta sur sa monture qu'il éperonna aussitôt.